

COMPTE-RENDU

de

John H.Goldthorpe, *On Sociology. Numbers, Narratives and the Integration of Research and Theory*, Oxford University Press, 2000.

N.Bulle, *Revue Française de Sociologie*, vol.42, n°4, 2001, p.755-760.

John H. Goldthorpe, *On Sociology. Numbers, Narratives and the Integration of Research and Theory*, Oxford University Press, 2000.

Dans cet ouvrage John H. Goldthorpe réunit un ensemble de onze essais relatifs à des questions épistémologique et méthodologique fondamentales de la sociologie. Le problème central traité est celui des rapports de la théorie aux faits et données de l'observation ainsi que celui, corrélatif, du rapport que les diverses approches sociologiques entretiennent entre elles. Si *On Sociology. Numbers, Narratives and the Integration of Research and Theory* répond à la nécessité de mener une réflexion de fond sur le statut de la pensée sociologique, c'est parce que cette dernière se trouve, du point de vue intellectuel, dans une situation sinon critique, du moins critiquable. Le manque d'intégration de la recherche et de la théorie mis en cause par John H. Goldthorpe s'explique par le pluralisme mou de l'épistémologie dominante, plus propre à occulter les insuffisances des développements théoriques qu'à assurer une réelle compétition des idées. La tradition rationaliste occidentale s'est trouvée dévoyée par l'épistémologie postmoderne selon laquelle il n'y a pas de monde indépendant de nos représentations qui puisse garantir la pertinence de la référence aux critères du vrai et du faux. La sociologie ne s'est en effet dé faite d'une vieille idée positiviste de la vérité que pour lui opposer des conceptions constructivistes radicales suivant lesquelles le vrai ne pourrait être que local et contextuel. Le positivisme et l'antipositivisme apparaissent tout au long de l'ouvrage comme les deux obstacles épistémologiques majeurs au développement fécond de la discipline. Le premier est encore très présent dans les rapports implicites qu'entretiennent théorie et observation alors même que le second, renommé positivisme imaginaire de la fin du XX^e, sape toute saine confrontation des approches au regard de la construction de connaissances vraies. Une clarification des enjeux centraux des débats en cause doit donc être considérée avec toute l'attention qu'elle mérite d'autant que John H. Goldthorpe montre, par la vigueur, la probité et la précision de ses raisonnements où théorie et recherche s'éclairent toujours mutuellement, non pas seulement la fécondité de la sociologie qu'il défend, mais de la seule sociologie tenable.

Les trois premiers essais de l'ouvrage constituent des critiques méthodologiques, les trois essais suivants s'inscrivent dans le cadre de l'élaboration d'un programme de recherche, quatre autres essais

en offrent des illustrations, et un dernier, de caractère historique, propose une explication de la situation actuelle de la sociologie.

John H. Goldthorpe aborde tout d'abord le problème des rapports de la sociologie à l'histoire. Si, en effet, la sociologie doit toujours être une discipline historique, les différences fondamentales des deux disciplines sont révélées par la nature des arguments sur lesquelles elles reposent respectivement. L'historien recherche ses preuves dans le passé tandis que le sociologue produit ses propres preuves à partir du présent, construisant, pourrions-nous dire, une méta-histoire. Ce dernier est, par là même, confronté à un délicat problème de nature épistémologique. Dès lors en effet qu'il est amené à s'appuyer non pas directement sur des bases factuelles, mais sur des documents et travaux historiques de seconde main, tout se passe comme si ces derniers représentaient pour lui l'histoire, et non un de ses reflets possibles. Il adhère alors implicitement à une conception positiviste de l'histoire rejetée par les historiens eux-mêmes.

Goldthorpe évoque par ailleurs certains problèmes posés par la macrosociologie comparative en raison, d'une part, de la faiblesse du nombre des entités généralement comparées et, d'autre part, du manque d'indépendance entre les observations. En particulier, comme l'a montré Galton à partir de recherches menées par l'anthropologue Tylor, les corrélations mises en évidence ne sont pas nécessairement imputables à des exigences fonctionnelles des systèmes sociaux étudiés, mais peuvent dépendre des phénomènes de diffusion culturelle entre les sociétés comparées.

Plus généralement, les analyses macrosociologiques qui mettent en évidence des régularités empiriques doivent faire face au problème des boîtes noires, c'est-à-dire au problème du passage de l'analyse descriptive aux inférences causales. Qu'elles reposent sur des études de cas ou sur des études quantitatives, elles rencontrent les mêmes difficultés relatives à la logique de l'inférence. Or, les explications théoriques sont, constate Goldthorpe, conduites sur un mode trop inductif. Peu abstraites des observations faites, elles ne sont généralement pas aptes à être extrapolées hors des circonstances particulières des phénomènes étudiés. Corrélativement, les preuves empiriques ne sont pas suffisamment indépendantes des explications théoriques. Il s'agit à cet égard de développer des théories dont le pouvoir explicatif et l'ouverture aux tests sont les plus grands possibles.

Les méthodes de la sociologie ethnographique sont aussi mises en cause par Goldthorpe en raison notamment des biais de sélection qui obligeraient les ethnographes à se plier à des méthodes traditionnelles d'échantillonnage. Les généralisations opérées relèvent de fait d'un positivisme extrême qui met à défaut l'épistémologie antipositiviste de l'ethnologue. La méthode ethnographique peut néanmoins se révéler potentiellement utile pour tester empiriquement les théories sociologiques.

Les fondements empiriques les plus propres à solliciter l'explication sociologique et à lui servir de base sont sans conteste, selon Goldthorpe, les régularités empiriques non intuitives ou non perceptibles qui sont mises en évidence par les méthodes quantitatives adéquates. Le sociologue souligne l'intérêt que représentent à cet égard les développements des méthodologies quantitatives (modélisation log-linéaire, analyses statistiques des variables qualitatives, régressions multiples etc.). Les inégalités de la mobilité sociale intergénérationnelle, les différences de réussite scolaire suivant les sexes, les effets des contextes sur l'engagement politique, les chances affectant les taux de mariage et de divorce sont autant de résultats qui posent des défis théoriques à l'explication sociologique.

Or, du côté théorique, aucune avancée spectaculaire n'est relevée sinon l'évolution majeure que représente l'extinction du paradigme structuro-fonctionnaliste sous sa forme libérale comme sous sa forme marxiste et la revitalisation de l'individualisme méthodologique. A partir de ce point salutaire doivent alors jouer un rôle central, être confrontées et s'éclairer mutuellement la QAD et la RAT, la *Quantitative Analysis of Large-Scale Data-Sets* et la *Rational Action Theory*. Cette alliance, trop peu effective, serait bénéfique à ces deux grands modes d'approche de la réalité sociale en leur permettant de surmonter les principales critiques qui leur sont faites. Dans l'ensemble, ces dernières se résument au fait que QAD ne peut pas servir de source explicative par elle-même, révélant principalement des régularités statistiques qui appellent une explication théorique qu'elle ne procure pas. La RAT de son côté, est encore trop souvent confondue par les sociologues avec la théorie du choix rationnel (où domine en particulier une conception instrumentale des fins et l'idée d'une optimisation des moyens par rapport aux fins) qui n'en est qu'une version particulière et qui ne rend pas raison de la nature véritable de l'entreprise sociologique. Le postulat de rationalité revêt très généralement un statut heuristique, ou méthodologique. A cet égard, la QAD en éclaire le rôle et en renforce la pertinence :

les régularités observées au niveau agrégé des actions neutralisent les effets des influences spécifiques qui sous-tendent la diversité des actions au niveau individuel. Elle fait ainsi apparaître les tendances communes qui rendent raison de l'intérêt du postulat de rationalité dans l'explication des liens micro-macro.

Goldthorpe exhorte ainsi les sociologues à se fonder, conformément aux principes de base de l'individualisme méthodologique, sur le postulat de la rationalité. La pertinence relative des différentes versions de la RAT peut être évaluée au regard d'un certain nombre de critères. Les approches les plus prometteuses sont celles où sont proscrits les appels *ad hoc* à toute une variété d'actions non rationnelles. Mais il est important que le postulat de rationalité offre des modèles d'action tels qu'il soit possible de parler d'action irrationnelle ou non rationnelle. La rationalité subjective doit donc être préférée à la rationalité objective et les réquisits de rationalité revêtir une force « intermédiaire ». Par ailleurs, les explications reposant sur les logiques situationnelles doivent être préférées à celles faisant appel à des limitations systématiques de la rationalité procédurale telles que les erreurs d'inférence. Enfin, les analyses doivent nourrir l'ambition de procurer une théorie de l'action de portée spécifique plutôt que générale. Au privilège conceptuel accordé à la notion de rationalité est lié un privilège « herméneutique » : nous *comprendons*, en tant que sociologues, l'action des autres, dès lors qu'elle nous devient intelligible comme rationnelle. Il s'agit donc de « pousser la théorie à ses limites ultimes en réduisant au maximum les interprétations des régularités sociales en termes de traditions culturelles, de valeurs et de normes pour leur substituer explications en termes d'action rationnelle ».

Quel rôle joue, dans cette perspective, le concept de cause en sociologie ? Trois acceptions associées à l'analyse statistique sont distinguées. La première, descriptive, renvoie à un problème d'inférence statistique à partir de relations de dépendance forte (modèles élaborés à partir des techniques de *path analysis* par exemple). La seconde, conséquentielle, repose sur l'élaboration de modèles expérimentaux appliqués à la recherche des effets des causes. La troisième acception différencie, elle, les niveaux de la réalité appréhendés. Ce faisant, elle clarifie les rôles respectifs des statistiques et de la sociologie dans l'alliance QAD-RAT. Les causes, suivant cette acception, se

situent au niveau des processus sous-jacents susceptibles d'engendrer les relations statistiques observées. L'explication, centrée sur le concept d'action, s'applique ainsi à un niveau de réalité plus élémentaire que l'effet expliqué. Seule cette acception est considérée pouvoir véritablement servir de base à l'analyse causale en sociologie.

Un des problèmes sociologiques importants du programme de recherche soutenu par Goldthorpe concerne les régularités observées des inégalités de réussite scolaire suivant les genres et les origines sociales. Les réformes égalitaires des institutions éducatives devaient, selon la théorie fonctionnaliste version libérale, susciter la substitution de critères d'*achievement* aux critères *ascriptifs* dans tous les processus de sélection sociale. Cette vision téléologique et historiciste s'est trouvée infirmée par la réalité. Les inégalités sociales d'accès aux statuts sociaux ont été peu altérées par l'expansion scolaire tandis que les inégalités de genre ont été réduites jusqu'à marquer une tendance au renversement. Mais, contrairement aux interprétations fonctionnalistes version neo-marxiste qui ont mis l'accent sur les effets primaires (à l'origine des différences de réussite entre classes), les explications qui s'appuient sur la « causalité » des effets secondaires (opérant à travers les décisions scolaires) constituent, notamment au regard du critère de rationalité, une avancée de la connaissance sociologique. S'il apparaîtrait, comme le constatait Halsey, que « les forces *ascriptives* trouvent les moyens de se traduire en *achievement* », c'est principalement en vertu de « causes » situationnelles et non pas culturelles. Les effets conjoints des changements socio-économiques et de l'expansion scolaire sur les situations individuelles peuvent ne pas entraîner de variation des inégalités relatives des investissements dans l'éducation. La diminution des coûts relatifs de l'éducation tend à la réduction de l'inégalité des chances scolaires. Mais l'importance accrue de l'éducation sur le marché du travail suscite une augmentation générale de l'investissement dans l'éducation qui tend à neutraliser les effets de la diminution des coûts relatifs. Au total, les rapports relatifs d'accès aux différents niveaux scolaires varient peu, à moins qu'une tendance ne parvienne à surpasser l'autre. Cette explication rendrait compte de la situation de la Suède où une diminution des inégalités scolaires est associée à une diminution des inégalités économiques.

La mise en évidence des régularités empiriques en cause ici se heurte à différents problèmes méthodologiques soulevés par Goldthorpe. Le premier est relatif aux catégories sociales, traitées comme des entités réelles alors qu'elles sont en partie des construits sociologiques. C'est pourquoi le problème des fondements conceptuels d'une classification sociale n'est pas anodin. Son élaboration théorique et sa détermination empirique exigent en particulier, selon le sociologue, que les diverses positions sociales puissent être définies en termes de relations d'emploi telles que révélées par le salaire, le contrôle du temps de travail, les opportunités de promotion etc.

La théorie de la mobilité sociale doit faire face à un autre problème important : l'impossibilité pour tous les cas des tables de mobilité de se retrouver sur la diagonale principale en raison des différences des distributions des origines et destinations sociales. Cette impossibilité rend raison du phénomène de mobilité structurelle ou forcée. Les tentatives d'en contrôler les effets pour évaluer l'ouverture intrinsèque des sociétés en termes de mobilité « d'échange » n'ont, jusqu'à présent, pas donné de résultats satisfaisants. Depuis la fin des années 1970s les analystes utilisant les modélisations log-linéaires, dont les éléments de base sont les *odds ratios*, préfèrent distinguer taux absolus et taux relatifs de mobilité. Il apparaît alors que, dans les sociétés modernes, les taux absolus et les structures de la mobilité sociale intergénérationnelle varient considérablement, aussi bien dans le temps pour une même société que d'une société à l'autre. Cependant ces variations s'avèrent résulter essentiellement des effets des changements structurels et non d'une variation de la fluidité sociale (mesurée par les taux relatifs de mobilité). Ce constat général sollicite des explications relativement indépendantes de la spécificité des contextes nationaux. S'il n'y a pas dans nos sociétés modernes une proportion significativement plus forte des enfants issus des catégories moins favorisées qui l'emporte dans la compétition sociale, il est possible d'en imputer les causes, suggère Goldthorpe, à la nature des structures des sociétés considérées et aux inégalités systématiques des ressources qu'elles créent. Ces inégalités rendent compte des différences des stratégies de mobilité qui sous-tendent en grande part les inégalités scolaires et sociales observées.

Dans un essai final Goldthorpe explique les problèmes contemporains de la sociologie en les imputant à des facteurs contextuels de type intellectuel plutôt qu'institutionnel. Des changements

majeurs de l'appréhension scientifique du monde opérés depuis les années 1930s ont conduit à l'abandon de la conception dominée par des lois universelles héritée de la fin du XVIII^e à la faveur d'une conception dominée par les lois du hasard. Un tel contexte intellectuel aurait dû permettre qu'au positivisme d'une sociologie inspirée du modèle de la biologie et aspirant à la découverte des lois qui gouvernent « l'intégration sociale et les trajectoires développementales à long terme », se substitue une sociologie centrée sur le concept d'action sociale. L'obstacle le plus important à ce développement fut la conception positiviste de la science soutenue par Comte et ses disciples dont l'influence était importante aussi bien en France, en Angleterre qu'en Allemagne. Cette « Comte legacy » permet de comprendre, explique Goldthorpe, non pas l'échec à construire une sociologie susceptible d'exploiter, dans la recherche comme en théorie, le potentiel explicatif permis par la révolution probabiliste, mais le fait qu'une telle construction aie été rendu moins probable.

Opérons pour terminer un rapprochement entre *On Sociology. Numbers, Narratives and the Integration of Research and Theory* et l'ouvrage de 1971 de Boudon¹, *La crise de la sociologie*. L'ouvrage de Goldthorpe est plus particulièrement centré sur la question des liens entre recherche, théorie et réalité et celui de Boudon sur celle du statut épistémologique des différentes théories sociologiques. Mais Boudon déplorait aussi il y a trente ans le divorce entre théorie et empirie constatant, d'une part, l'orientation « sociographique » de la recherche sociologique propre à ne s'ouvrir que sur la vérification de propositions particulières et, d'autre part, la nature spéculative plutôt qu'analytique des recherches théoriques, propre à n'engendrer que des théories invérifiables ou non réfutables. Le sociologue attendait du perfectionnement et de la systématisation du recueil des données une amélioration sensible des théories sociologiques. L'histoire de la discipline offre une nouvelle preuve que la possibilité d'un phénomène, même souhaitable, n'assure pas sa réalisation. Le perfectionnement des observations et méthodes d'analyse empirique peut aussi donner à des constructions théoriques fragiles les moyens d'une pseudo caution scientifique. L'ouvrage de Goldthorpe montre que le manque d'intégration de la recherche et de la théorie représente pour la

¹ R.Boudon, *La crise de la sociologie. Questions d'épistémologie sociologique*, Genève, Droz, 1971.

sociologie un problème épistémologique toujours sérieux et dont la persistance appelle une réelle prise de conscience de la part de la communauté scientifique.